

## La bibliothèque ouverte : hommage à Christine Pagnouille

L'activité scientifique de Christine Pagnouille témoigne à la fois d'une richesse extraordinaire et d'une remarquable ouverture. Spécialiste de la littérature anglophone, de Malcolm Lowry, de la poésie de David Jones, elle nourrit un intérêt particulier pour les études postcoloniales. Parallèlement, elle s'investit également dans le domaine de la traduction, exploitant son expérience pratique pour développer des analyses qui portent tant sur des aspects linguistiques que sur l'interculturalité.

Je voudrais ici saluer le travail et la personne de Christine Pagnouille en reliant l'un de ses thèmes de prédilection à une réflexion sur la bibliothèque, en tant que lieu de recherche et de rencontre. Que ce soit comme espace physique ou virtuel, le rôle de la bibliothèque consiste à appuyer la communication scientifique.

Véritable topos littéraire, la bibliothèque hante l'imaginaire de nombreux écrivains. La bibliothèque universelle a été rêvée par une multitude d'auteurs, désireux de recouvrir un savoir total, sans bornes chronologiques ou géographiques. C'est cet idéal de la bibliothèque qui traverse les textes de Borges, Montaigne ou Swift. Cette représentation onirique connaît son pendant cauchemardesque, où le lecteur se trouve noyé dans une infinité de livres, suffoqué par un savoir devenu opaque en raison des trop nombreux détails. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le spectre de la surabondance informationnelle n'est pas propre à l'ère numérique. Il apparaît dès l'Ancien Régime, dans l'œuvre de Louis-Sébastien Mercier, par exemple.

Le présent essai, naturellement succinct, s'inspire de l'œuvre d'Umberto Eco. Cet auteur fait preuve d'une fascination évidente pour la bibliothèque dont le discours *De bibliotheca*, prononcé à Milan en 1981, constitue une émanation plus pragmatique<sup>1</sup>. La bibliothèque, telle qu'elle apparaît dans son œuvre littéraire, est placée sous le signe des idées sur le langage et la communication que formule ce savant pour qui le sens n'est jamais figé. Ainsi, Umberto Eco évoque des sujets qui ne s'éloignent guère des préoccupations de Christine Pagnouille. Intellectuel majeur, romancier et sémioticien, traducteur de Raymond Queneau et de Nerval, il a consacré plusieurs ouvrages à la théorie littéraire et à la traductologie. *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea* retrace l'histoire de la chimère de la langue parfaite, tout à fait univoque<sup>2</sup>. Dans *Dire presque la même chose*, Umberto Eco illustre l'impossibilité de la traduction rigoureusement fidèle, démontrant en même temps la nécessité de transpositions culturelles<sup>3</sup>. C'est autour de ce passage délicat que pivotent de nombreux travaux de Christine Pagnouille.

Si les écarts par rapport à l'original constituent parfois la seule manière d'instaurer la compréhension, c'est que chaque langue opère un découpage différent de la réalité. Plutôt que de rendre une suite linéaire de mots, le traducteur transmet des idées. Il s'agit de jeter des ponts entre des univers différents, de trouver un équilibre entre sa propre culture et celle de l'autre, qui ne sera jamais identique, mais qui peut devenir intelligible. En effet, comme la lecture, la traduction constitue une forme d'interprétation.

D'une manière générale, les signes du monde d'Umberto Eco se prêtent à plusieurs interprétations. L'œuvre d'art se distingue d'ailleurs de la masse informe par la pluralité des sens. Un texte ou un

---

<sup>1</sup> Umberto Eco, *De bibliotheca*, Paris, Echoppe, 1986.

<sup>2</sup> Umberto Eco, *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Roma, Laterza, 1993.

<sup>3</sup> Umberto Eco, *Dire presque la même chose : expériences de traduction*. Paris, Grasset, 2007.

artéfact devient une œuvre d'art grâce aux nouvelles interprétations que peut ajouter chaque destinataire sans dénaturer l'objet concerné.

Cette théorie, qu'Umberto Eco élabore dans *L'Œuvre ouverte*, trouve une application exemplaire dans le *Nom de la rose*, un roman dont les multiples clés de lecture n'épuisent jamais la signification<sup>4</sup>. Si le livre peut être lu à plusieurs niveaux pour recevoir différentes interprétations, l'auteur s'oppose assurément à la pensée unique. La bibliothèque, qui occupe une place centrale dans l'œuvre, sera littéralement un lieu de combat, où s'affrontent deux conceptions de la vérité, dont l'une est stable, immuable, éternelle, tandis que l'autre, jamais définitive, se remarque par son caractère mouvant.

Tel est l'enjeu du grand conflit entre Guillaume de Baskerville, le personnage central du roman, et le bibliothécaire aveugle Jorge de Burgos. Guillaume de Baskerville, modelé par Umberto Eco sur Guillaume d'Ockham, représente la rationalité. Ayant abandonné son ancien métier d'inquisiteur, il est devenu incapable du dualisme irréductible justifiant le rejet total des hérésiarques.

Jorge de Burgos constitue l'antithèse de Baskerville. Sa bibliothèque est conçue comme un labyrinthe, dont la partie nucléaire est destinée à rester impénétrable. Dans les profondeurs de ce dédale est caché un livre secret, si secret que les feuilles sont imprégnées de poison. Celui qui tourne les pages, sera condamné à un éternel silence. Ce texte dont le contenu ne peut pas être dévoilé est le deuxième livre de la *Poétique* d'Aristote qu'on croyait perdu par l'humanité.

Ce livre traite de la comédie et est dès lors dangereux, d'après Jorge. Prise au sérieux, la comédie justifie le carnaval et l'inversion des rôles dans la société. Le rire, associé à la bassesse et aux plaisirs de la chair, affranchit de la peur, qui constitue le fondement de l'ordre établi dans la société médiévale. C'est pour cette raison que Jorge préfère ensevelir une réflexion philosophique qui risque de miner les vérités religieuses.

La réponse de William de Baskerville est celle que nous donnerions aussi à l'ère postmoderne d'aujourd'hui : la solution réside dans la discussion.

Si la vérité naît de la confrontation des idées, l'information doit être partagée. C'est la fonction de la bibliothèque de stimuler la réflexion, en rendant accessibles les ressources nécessaires par un service qui en permet une exploitation optimale. Cette conclusion – un truisme – permet de dépasser l'antagonisme entre une sélectivité inévitablement réductrice et l'utopie de l'exhaustivité, qui vire vite à la surinformation. Tri, ordonnancement et richesse de l'offre constituent alors les différents paramètres pour construire une bibliothèque orientée sur les besoins des usagers, où chacun pourra mener ses recherches et livrer son propre travail interprétatif.

Sara Decoster

---

<sup>4</sup> Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1965. Umberto Eco, *Le nom de la rose*, Paris, Grasset, 1985. Umberto Eco, *Il nome della rosa*, Milano, Bompiani, 1980. Le rapprochement entre *L'œuvre ouverte* et le *Nom de la rose* a été effectué depuis longtemps, cf. J. F.. « Umberto Eco, *Le Nom de le Rose* », *Médiévales*, 1983, vol. 2, n° 3, p. 144. En ce qui concerne le lien entre la sémiotique et le *Nom de la rose*, cf. Walter E. Stephens, « Ec[h]o in fabula », *Diacritics*, 1983, vol. 13, n° 2, pp. 51-64. Theresa Coletti, *Naming the rose: Eco, medieval signs, and modern theory*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.